

THE ART NEWSPAPER

TAN FRANCE SAS, GROUPE THE ART NEWSPAPER. MENSUEL. NUMÉRO 15. JANVIER 2020

FRANCE : 7,9 € - DOM : 8,9 € - BEL/LUX : 8,9 € - CH 13,50 FS - CAN : 13,99 \$CA
PORT. CONT/ESP/IT : 8,9 € - N. CAL/S : 1150 CFP - POL/S : 1250 CFP - MAR : 92 MAD



AGNÈS B.

La styliste et collectionneuse ouvre La Fab., nouveau lieu culturel parisien. Retour sur une vie de rencontres

ENTRETIEN
PAGES 14-15



HENRI LOYRETTE

Longtemps à la tête des musées du Louvre et d'Orsay, le commissaire de l'exposition « Degas à l'Opéra » évoque les temps forts de sa carrière

ENTRETIEN
PAGES 32-33



BRAFA

La Foire bruxelloise fête sa 65^e édition. De l'ancien au contemporain, un aperçu de 5 000 ans d'histoire de l'art

FOIRE
CAHIERS SPÉCIAL



ARTGENÈVE, DU SALON DISCRET À LA FOIRE GLOBALE

Le Salon genevois, qui se tient du 30 janvier au 2 février, s'est imposé comme le premier grand rendez-vous de l'année pour le marché de l'art contemporain en Europe. Sa 9^e édition ne fait pas exception. À taille humaine, elle accueille à Palexpo 95 galeries – exposants fidèles et nouveaux venus – qui présentent une sélection de premier plan en art moderne et contemporain. Nouveauté : un pavillon baptisé « LOOP Balcony » d'une dizaine de galeries propose un coup de projecteur sur la vidéo. Autre temps fort : la section dédiée aux artistes historiques consacre un focus à Mario Merz, en association avec la Fondation turinoise. Le programme institutionnel, l'une des spécificités d'artgenève, n'est pas en reste, avec la présence du nouveau pôle lausannois Plateforme 10, du Mamco (musée d'Art moderne et contemporain) de Genève, de la Royal Academy of Arts de Londres, de la Fondazione ICA de Milan et, pour la première fois, du Consortium de Dijon ; sans oublier les écoles supérieures de la région. Réunissant collections institutionnelles et privées, ainsi que des galeries de stature internationale, ce Salon devrait cette année encore répondre aux exigences des collectionneurs de l'arc lémanique et internationaux.

Lire notre dossier pages 19-24

BREXIT : QUEL AVENIR POUR LA CULTURE ?

Au Royaume-Uni, le retour de Nicky Morgan au ministère de la Culture suscite des inquiétudes.

LONDRES. Le renouvellement, le 16 décembre, du mandat de Nicky Morgan comme secrétaire d'État à la Culture, six semaines seulement après avoir annoncé qu'elle démissionnait de son poste de député, suscite des inquiétudes quant à l'avenir du Département du numérique, de la culture, des médias et des sports (DCMS) au Royaume-Uni. La décision du Premier ministre de la nommer à la Chambre des lords, afin de lui permettre de siéger au gouvernement, a été une surprise. Certains

estiment que la secrétaire d'État du DCMS pourrait perdre son siège, voire que le ministère soit tout simplement supprimé lors du remaniement prévu par Boris Johnson en février, après la date limite pour le Brexit fixée au 31 janvier. Dominic Cummings, l'influent conseiller de Boris Johnson, estime en effet qu'il y a trop de ministères. La Culture pourrait rejoindre le Département de l'éducation, au risque d'y être diluée. Le budget annuel alloué par le gouvernement à l'Éducation s'élève à 64 milliards de livres ster-

ling, contre 1,5 milliard de livres sterling seulement pour les quatre secteurs du DCMS.

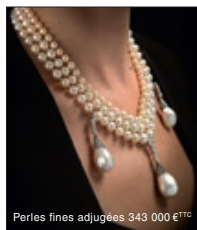
Aussi, quelle place le nouveau gouvernement de Boris Johnson accordera-t-il aux arts ? L'engagement le plus important concerne le Fonds de développement culturel de 250 millions de livres sterling (50 millions de livres sterling par an sur cinq ans), annoncé en octobre. La moitié de cette somme sera attribuée aux bibliothèques et aux musées régionaux. Une enveloppe supplémen-

taire de 90 millions de livres ira au patrimoine, à la culture et à la créativité. Mais le véritable test pour mesurer la politique que mènera le gouvernement dans le domaine de la culture sera le budget accordé au secteur pour 2020. En septembre, le projet de loi de finances relative au DCMS pour la période 2020-2021 prévoyait une augmentation de 4,1 %. Le nouveau projet devrait planifier sa dotation sur un temps plus long, probablement quatre exercices. Boris Johnson devrait augmenter les dépenses publiques, mais la majeure partie de ces hausses concernerait la Santé et l'Éducation. Son programme électoral promettait simplement

l'entrée gratuite dans les musées nationaux. Les secteurs des arts et des musées espèrent donc que les subventions accordées par le gouvernement augmenteront au moins au rythme de l'inflation.

Il faudra surtout compter avec le Brexit, et avec la période de transition qui le suivra. Comme l'a déclaré la Fédération des industries créatives en décembre : « Quitter l'Union européenne n'est qu'une première étape, et les mois à venir seront l'occasion d'adopter une quantité considérable de mesures cruciales » – une politique d'immigration viable étant particulièrement importante pour les arts.

MARTIN BAILEY



AGUTTES

PREMIÈRE MAISON DE VENTES INDÉPENDANTE EN FRANCE



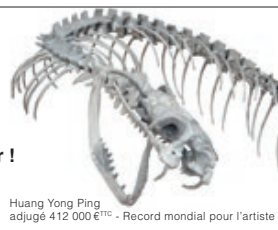
Jean Royère
adjugé 156 000 € TTC

L'alternative aux leaders
du marché de l'art

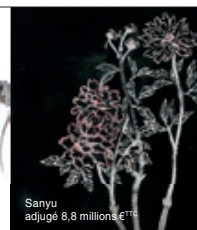
Plus de 70% d'acheteurs internationaux
pour 66 millions d'euros vendus en 2019.

Ne vendez pas sans nous consulter !

aguttes.com | Suivez-nous @ f t i n



Huang Yong Ping
adjugé 412 000 € TTC - Record mondial pour l'artiste



Sanyu
adjugé 8,8 millions € TTC

Artistes

SIOBHÁN HAPASKA, À LA CROISÉE DES CHEMINS

La galerie Andréhn-Schiptjenko propose le premier *solo show* en France de Siobhán Hapaska, qui scrute inlassablement les liens mouvants entre savoir et incompréhension.



Vue de l'exposition de Siobhán Hapaska, galerie Andréhn-Schiptjenko, Paris.

© Andréhn-Schiptjenko

Trois questions à Céléne Andréhn, cofondatrice de la galerie

Avec Marina Schiptjenko, vous œuvrez depuis bientôt trente ans à Stockholm, contribuant notamment au développement de l'art contemporain suédois.

Pourquoi avoir choisi Paris pour votre nouvel espace ?

Paris connaît actuellement un renouveau très stimulant, qui lui donne une place d'importance sur la scène internationale. Le public y est l'un des plus exigeants au monde. Par ailleurs, nous avions envie d'un lieu dans une ville géographiquement centrale, qui nous permettrait d'accueillir de manière plus conviviale nos collectionneurs et nos artistes, dont la plupart ne vivent pas en Suède. Grâce à Xavier Veilhan, avec lequel nous travaillons depuis 1992, nous bénéficions d'ores et déjà d'un bon réseau ici. Et puis j'adore Paris !

Quelle sera votre programmation parisienne ?

Pendant un ou deux ans, nous exposerons des artistes représentatifs de la galerie et confirmés à un niveau international, afin de livrer une vision précise de notre esprit au public parisien. En parallèle, nous voulons développer des projets hors les murs, à l'exemple de la carte blanche confiée par l'Institut suédois à Paris : trois expositions jusqu'en avril prochain, qui nous permettent de présenter des artistes plus jeunes (Santiago Mostyn, Theresa Traore Dahlberg, Annika Larsson).

Comment avez-vous découvert le travail de Siobhán Hapaska ?

J'avais vu son travail à l'Institut for Contemporary Arts, à Londres, en 1995 puis à la documenta X en 1997. Nous sommes en relation avec elle depuis la fin des années 1990. En 2012, nous avons organisé son premier *solo show* à la galerie. Elle est également représentée par la Kerlin Gallery, à Dublin.

La galerie Andréhn-Schiptjenko, fondée à Stockholm en 1991, fait de sa toute nouvelle succursale parisienne un laboratoire. Des proportions réduites du lieu, ses directrices, Céléne Andréhn et Marina Schiptjenko, entendent faire un atout. Leur objectif ? Monter plus librement des projets spécifiques, déchargés des lourdeurs inhérentes aux grosses structures. Pour leur quatrième exposition depuis l'ouverture de l'espace en mai dernier, elles présentent le travail de Siobhán Hapaska (née à Belfast en 1963), artiste confirmée, mais qui reste méconnue de ce côté-ci de la Manche ; en cause, peut-être, une voie creusée avec lenteur, loin des sirènes médiatiques. La sélection effectuée par les galeristes est pour le moins radicale, fidèle à l'esprit expérimental du lieu : deux pièces, l'une « historique », l'autre plus récente, choisies pour leur faculté à synthétiser la richesse d'une œuvre qui a pris naissance il y a près de trois décennies.

ACTUALITÉ DES MYTHES

Le travail et le parcours de Siobhán Hapaska, diplômée du Goldsmiths College, à Londres, comme d'autres noms fameux de sa génération – citons Damien Hirst ou Sarah Lucas –, forcent l'admiration. Dès sa première exposition personnelle, construite autour de la figure de saint Christophe, à l'Ins-

titute of Contemporary Arts (ICA), à Londres, en 1995, l'artiste suscite un grand intérêt. Quand elle était enfant, le patron des voyageurs avait été rayé du calendrier des fêtes religieuses par le pape Paul VI, faute de preuves historiques de son existence. À l'ICA, le martyr apparaissait sous la forme d'une figure de cire hyper-réaliste, à la chevelure et à la pilosité abondantes, vêtue d'une tunique lie-de-vin amputée aux genoux. C'est moins le décalage dudit saint qui préoccupait l'artiste que les questions que ce décalage soulève : la question du dogme, celle du mythe ou encore l'opposition entre mouvement et immobilité. Autant d'interrogations qui, pour Hapaska, restent d'actualité.

FORMES BIOMORPHIQUES, IMAGINAIRE TECHNOLOGIQUE

Les années 1990, au cours desquelles l'intelligence artificielle et les innovations technologiques dessinent pour beaucoup un idéal, sont celles des premiers travaux d'Hapaska en fibre de verre. Ce matériau d'origine industrielle favorise l'exploration de formes biomorphiques, « abstraites » dit-elle, non identifiables pourrait-on ajouter, qu'elle modèle elle-même (une constante) tout en leur donnant un fini manufacturé. C'est à cette série qu'appartient *Want* (1997), la première des deux pièces que le visiteur découvre chez Andréhn-

Schiptjenko. Une sculpture aux lignes organiques mais à la surface brillante digne d'un objet high-tech et dotée d'une LED verte qui, non sans ironie, semble interpeller le visiteur : « *Je suis en marche.* »

Matériau d'origine industrielle, la fibre de verre favorise l'exploration de formes biomorphiques, que l'artiste modèle elle-même tout en leur donnant un fini manufacturé.

L'année 1997 est aussi celle de la participation d'Hapaska à la documenta X, à Cassel, étape d'importance pour la reconnaissance de l'artiste. La représentation de l'Irlande à la 49^e Biennale de Venise quatre ans plus tard en constituera une autre, tout aussi essentielle. Avec le nouveau siècle, elle parcourt davantage les possibilités de jeu, de contraste et d'affrontement entre le dur et le mou, entre le pérenne et le périssable, réunissant peaux de bête, acier ou fibre de verre (*The Dog That Lost Its Nose*, 2009) et surtout éléments végétaux tels que le *tumbleweed* ou virevoltant (*Ecstatic*, 1999), la mousse (*The World at Daybreak*, 2011) et, pas le moindre, l'olivier.

TERRITOIRE ET DÉRACINEMENT

En effet, l'olivier, son fruit et l'huile que l'on en extrait sont devenus ces dernières années une composante majeure du travail de Hapaska. L'histoire ancienne de l'oléiculture, le symbolisme de l'olivier au sein des mythologies méditerranéennes et des grands monothéismes, ainsi que les enjeux économiques qu'il génère, notamment au Moyen-Orient, offrent à l'artiste de multiples voies de recherche. *Olive* (2014), seconde œuvre présentée à la galerie Andréhn-Schiptjenko, se compose de racines, d'un fragment de tronc et de branches enchâssés dans des tubes en aluminium recouverts de poudre de béton, et d'une olive géante, comme écrasée, en fibre de verre pourpre. L'occasion pour la plasticienne de poursuivre une réflexion engagée depuis longtemps sur le problème du territoire et de l'identité, elle, fille d'une Irlandaise et d'un Parsi élevée à Belfast pendant le conflit nord-irlandais, qui estimerait progressiste de s'en libérer enfin, serait-ce au prix d'un certain dépeuplement.

CAMILLEVILLE

« Siobhán Hapaska. Olive », 30 novembre 2019-18 janvier 2020, galerie Andréhn-Schiptjenko, 10, rue Sainte-Anastase, 75003 Paris, andrehn-schiptjenko.com

Andréhn-Schiptjenko

10 Rue Sainte-Anastase, 75003 Paris, France

T: +33 1 81 69 45 67

paris@andrehn-schiptjenko.com

andrehn-schiptjenko.com

Siobhán Hapaska, at a crossroads.

Andréhn-Schiptjenko presents the first solo show in France by artist Siobhán Hapaska, who tirelessly scrutinizes the changing links between knowledge and incomprehension.

Andréhn-Schiptjenko, established in Stockholm in 1991, turns its brand new Paris branch into a laboratory. Its directors, Ciléne Andréhn and Marina Schiptjenko, intend to make the reduced proportions of the place an asset. Their objective? To set up specific projects, free of the heaviness inherent in larger structures.

For their fourth exhibition since the opening of the space last May, they present the work of Siobhán Hapaska (born in Belfast in 1963), an established artist, but who remains unknown on this side of the Channel; perhaps due to a slow road, far from the media sirens. The selection made by the gallery owners is radical to say the least, faithful to the experimental spirit of the place: two pieces, one "historic", the other more recent, chosen for their ability to synthesize the richness of a work that was born almost three decades ago.

CONTEMPORARY MYTHS

The work and the journey of Siobhán Hapaska, a graduate of Goldsmiths College in London, like other famous names of her generation —let us quote Damien Hirst or Sarah Lucas—, forces admiration. From her first solo exhibition, built around the figure of Saint Christopher, at the Institute of Contemporary Arts (ICA), in London in 1995, the artist has garnered great interest. When she was a child, the patron of travelers had been removed from the calendar of religious festivals by Pope Paul VI, for lack of historical evidence of its existence. At the ICA, the martyr appeared in the form of a hyperrealistic wax figure, with abundant hair, dressed in a burgundy tunic amputated at the knees. It is less the declassification of said saint that preoccupies the artist than the questions that this declassification raised: the question of dogma, that of myth or even the opposition between movement and immobility. So many questions which, for Hapaska, remain relevant.

BIOMORPHIC FORMS, TECHNOLOGICAL IMAGINATION.

The 1990s, during which artificial intelligence and technological innovations drew an ideal for many, were those of Hapaska's first work in fiberglass. This material of industrial origin favors the exploration of biomorphic forms, "abstract" she says, unidentifiable one could add, which the artist models herself (a constant) while giving them a manufactured finish. It is to this series that *Want* (1997) belongs, the first of two pieces that the visitor discovers at Andréhn-Schiptjenko. A sculpture with organic lines but with a shiny surface worthy of a high-tech object equipped with a green LED which, not without irony, seems to call out to the visitor "I'm working".

Fiberglass, a material of industrial origin, favors the exploration of biomorphic forms, which the artist models herself while giving them a manufactured finish.

Andréhn-Schiptjenko

10 Rue Sainte-Anastase, 75003 Paris, France

T: +33 1 81 69 45 67

paris@andrehn-schiptjenko.com

andrehn-schiptjenko.com

In the year 1997 Hapaska participated in documenta X in Kassel, an important stage for the recognition of the artist. Another equally essential is the representation of Ireland at the 49th Venice Biennale, four years later. With the new century, it is more about the possibilities of play, contrast and confrontation between hard and soft, between perennial and perishable, bringing together animal skins, steel or fiberglass (*The Dog that Lost Its Nose*, 2009) and especially plant elements such as "tumbleweed" or twirling (*Ecstatic*, 1999), moss (*The World at Daybreak*, 2011) and, not the least, the olive tree.

TERRITORY AND UPROOTING

Indeed, the olive tree, its fruit and the oil extracted from it have become in recent years a major component of Hapaska's work. The ancient history of olive growing, the symbolism of the olive tree within Mediterranean mythologies and great monotheisms, as well as the economic stakes it generates, especially in the Middle East, all offer the artist multiple paths of research. *Olive* (2014), second work presented at the gallery, consists of roots, a fragment of trunk and branches set in aluminum tubes covered with powdered concrete, and a giant olive, as if crushed, in purple fiberglass. The opportunity for the artist to pursue a long-standing reflection on the problem of territory and identity, she, the daughter of an Irishwoman and a Parsi, raised in Belfast during the conflict in Northern Ireland maybe would consider it progressive to finally free oneself from these considerations, even at the cost of a certain dispossession.

CAMILLE VIÉVILLE

Three questions for Ciléne Andréhn, co-founder of the gallery.

With Marina Schiptjenko, you have been working for almost thirty years in Stockholm, contributing to the development of contemporary Swedish art. Why did you choose Paris for your new space?

Paris is currently experiencing a very stimulating renewal, which gives it an important place on the international scene. The public there is one of the most demanding in the world. In addition, we wanted a place in a geographically central city, which would allow us to welcome in a more friendly way our collectors and our artists, most of whom do not live in Sweden. Thanks to Xavier Veilhan, with whom we have been working since 1992, we already have a good network here. And I love Paris!

What will be your Parisian programming?

For one or two years, we will exhibit artists representative of the gallery and confirmed at an international level, in order to deliver a precise vision of our spirit to the Parisian public. In parallel, we want to develop projects outside the walls, like the carte blanche we have been given by the Swedish Institute in Paris: three exhibitions until next April, which allow us to present younger artists (Santiago Mostyn, Theresa Traore Dahlberg, Annika Larsson).

How did you discover the work of Siobhán Hapaska?

I had seen her work at the Institute for Contemporary Arts, in London, in 1995 then at documenta X in 1997. We have been in contact with her since the end of the 1990s. In 2012, we organized her first solo show at the gallery. She is also represented by the Kerlin Gallery, in Dublin.